des scènes très visuelles, des épisodes pathétiques, tels que la captivité du jeune Henri, frère du roi, et l'évasion d'Adélaïde prisonnière (p. XXIX-LXIII). La réussite littéraire n'est malheureusement pas à la hauteur d'une telle ambition : la nonne de Gandersheim, dont l'expression est si vive, brillante et originale dans ses dialogues dramatiques, ne maîtrise qu'avec peine le maniement de l'hexamètre. Sa langue est justement décrite par l'éditrice — qui s'abstient cependant, sans doute par affection pour son objet d'étude, de tout jugement de valeur trop dédaigneux — comme constellée de diminutifs et de chevilles employés uniquement *metri causa*, alourdie de répétitions et de formules toutes faites, encombrée par une syntaxe pâteuse (p. LXXVIII-XCIV). L'édition est fondée sur un témoin unique, aujourd'hui conservé à Munich, le manuscrit des œuvres complètes de Hrotsvitha, transcrit du vivant de celle-ci par les moniales de son couvent, si l'on en croit l'avis autorisé de Bernhard Bischoff. La qualité de ce document laisse peu de place à la conjecture : Pillolla n'en propose que quatre corrections, qu'elle justifie de façon convaincante — cependant qu'à deux reprises, elle revient, contre les éditeurs précédents, au texte du manuscrit (p. XCIV-CVI). Celui-ci est malheureusement affecté, vers la fin, de deux pesantes lacunes, dues à des accidents matériels (la perte d'un cahier et demi) ; comme ses prédécesseurs, Pillolla a néanmoins tenu compte des passages manquants, environ 45 % du texte entier, dans la numérotation des vers — c'est un parti commode, puisque consacré par l'usage, mais arbitraire, dans la mesure où l'étendue exacte de la première lacune est impossible à évaluer à dix vers près. Une traduction italienne sans doute plus exacte qu'élégante (mais on a dit ce qu'il fallait penser de la valeur littéraire du poème) est placée en regard du texte latin, selon la présentation agréable de la collection « Per verba » (p. 2-59). Un excellent appareil de notes explicatives (p. 61-89) rend raison des difficultés linguistiques, des allusions historiques, et enregistre les *loci similes* (à ce sujet, une curiosité propre à intéresser les spécialistes de latin classique : Pillolla croit percevoir dans les *Gesta* d'assez nombreux échos des *Punica* de Silius Italicus, un auteur rarissime au x^e^ siècle ; nous devons avouer que nous n'y croyons pas : les rencontres verbales sont, dans tous les cas allégués, trop banales pour qu'on puisse leur assigner une source si précise). Trois index, des savants modernes, des auteurs anciens et des noms de personnages historiques et de lieux, qu'on aurait pu sans inconvénient fondre en un seul, concluent l'ensemble (p. 93-104). Au total, un travail soigné, impeccable du point de vue philologique, qui facilite l'accès à un texte d'un intérêt historique indéniable.

Jean-Yves Tilliette.

## Latin de la Renaissance à nos jours.

Le Pogge, *Facéties. Confabulationes*, édition bilingue, texte latin, note philologique et notes de Stefano Pittaluga, traduction française et introduction d'Étienne Wolff : Paris, Les Belles Lettres, Bibliothèque italienne, 2005, XCIV-224 pages, dont 162 doubles.

Stefano Pittaluga avait déjà donné en 1995 une édition bilingue (latin-italien) des *Facéties* du Pogge (Milan, Garzanti) et Étienne Wolff, en 1994, une traduction française d'après la version de P. des Brandes (Paris, Anatolia). Ces deux collègues ont uni leurs efforts pour la Bibliothèque italienne des Belles Lettres : l'introduc-

tion (p. IX-XXXIX) et la traduction sont d'É. Wolff ; la note philologique (p. XLVII-XCIII), le texte latin et les notes, de S. Pittaluga, mais É. Wolff a traduit l'italien de notre collègue de Gênes.

L'introduction présente l'auteur (Poggio Bracciolini) et ses œuvres, le genre des facéties, l'élaboration et la structure du recueil, ses thèmes, sa langue et sa fortune. Le lecteur non spécialiste trouvera à peu près toutes les informations nécessaires à la compréhension de l'œuvre ; je regrette seulement que n'ait pas été prise en compte l'*Historia tripartita disceptatiua conuiualis* (1450), indirectement à l'origine de la controverse avec Valla, qui précise la position du Pogge sur le problème de la langue (latin / langue vernaculaire), si important dans le projet qui a mené à l'écriture des *Confabulationes* (Wolff en a pourtant lui-même conscience : p. XVIII-XIX). Je regrette aussi le caractère un peu succinct de la bibliographie (p. XLI-XLVI), moins détaillée que celle de Pittaluga 1995, même si elle ajoute quelques titres postérieurs à 1994.

L'établissement du texte marque un progrès considérable, même si Pittaluga ne donne pas encore une véritable édition critique. En prenant en compte dix manuscrits (sur une bonne cinquantaine répertoriés), Pittaluga non seulement corrige quelques erreurs manifestes de la vulgate (= Bâle 1538) et propose quelques corrections judicieuses, mais il nous donne accès à plusieurs états du texte antérieurs à l'*editio princeps* (difficile à déterminer, c. 1470) : la longue note philologique, avec le relevé des divergences avec la vulgate (plus de trente pages !) est sur ce point particulièrement éclairante. J'espère que Pittaluga pourra achever son travail en sélectionnant dans la quarantaine de manuscrits ici non retenus ceux qui présentent un intérêt pour l'établissement du texte dans ses différents états, parmi lesquels pourrait figurer le ms. MN.V. 28 (de l'*Accademia delle Scienze* de Turin, de 1457), et en résolvant les deux questions liées laissées en suspens : le ms. Pal 1 a-t-il ou non été copié sur l'une des premières éditions, et la version que donnent ce manuscrit et les éditions imprimées représente-t-elle le dernier état voulu par l'auteur ? Pittaluga a généralement privilégié les manuscrits contre la vulgate et la *princeps* contre la vulgate pour les facéties qui ne sont pas données par les manuscrits.

La traduction se lit agréablement et on admire certaines transpositions. Mais, sans m'attarder à quelques coquilles ou broutilles (en *Fac.* 273, p. 161, « testicules » est masculin : les « elles » qui suivent doivent résulter d'un couper-coller malencontreux…) ou à certains détails (pourquoi traduire *tirannus* par « seigneur » p. 25, *Fac.* 37 alors qu'on le rend par « tyran » p. 148, *Fac.* 250, et p. 150, *Fac.* 254 ? Je n'aurais pas non plus traduit *ornat(us)* par « élégant », p. 1-2 *Praef.*), je regrette que certains mots et exceptionnellement certains membres de phrase aient été oubliés : ainsi dans la *Fac.* 249, p. 148, *anno Domini octingentesimo vigesimo secundo* n'est pas traduit, ce qui est d'autant plus gênant que le commentaire date le couronnement de Lothaire de 823. Parfois la souplesse de la traduction altère le sens : ainsi, le titre de la *Fac.* 122 (p. 74) *Iocunda responsio mulieris facta ad quendam quaerentem an uxor sua per XII menses posset parere* est traduit : « Amusante réponse d'une femme à qui l'on demandait si une épouse pouvait accoucher au bout de douze mois », alors que le contenu de la facétie montre l'exactitude du titre latin : la femme répond non pas à une question en général, mais à un mari qui lui demande si *sa* femme (*uxor sua*) peut accoucher au bout de douze mois, ce qui est plus cocasse ! Pour finir, une suggestion : le titre latin voulu par Poggio est manifestement *Confabulationes*. Pourquoi traduire par « Propos », puis, dans la même page (p. 1, *Praef.*), *confabulando* par « bavarder », alors que plus loin (p. 133, *Fac.* 229) *confabulandi* est rendu par « deviser » ? Une traduction par « Devis », « deviser » ferait écho à certains continuateurs humanistes de Poggio ; je

pense en particulier à Bonaventure des Périers. Mais la portée des ces observations doit être limitée : généralement, la traduction est aussi exacte qu'élégante.

Avec un commentaire historique, littéraire et prosopographique plus riche que celui de l'édition italienne (plus de quarante pages) et un index des noms propres, ce volume donne accès dans le texte original le meilleur à ce jour, mais aussi en français, à l'une des œuvres du *Quattrocento* italien les plus facétieuses (et les plus gauloises !), source d'inspiration pour le XVI^e^ et le XVII^e^ siècles français.

Jean-Louis CHARLET.

William STENHOUSE, *Reading Inscriptions and Writing Ancient History. Historical Scholarship in the Late Renaissance* : London, Institute of Classical Studies, School of Advanced Study, University of London, 2005, 203 pages, 24 ill., notices biographiques et index.

William STENHOUSE offre aux spécialistes de l'Antiquité et de la Renaissance un livre fondamental sur l'histoire de l'épigraphie et son rôle dans l'élaboration de la science historique à la fin de la Renaissance. L'auteur nous guide, avec une aisance et une clarté qui sont l'aboutissement d'un long travail sur des documents difficiles, dans l'univers des érudits et des artistes qui furent fascinés par ces témoignages directs de l'antiquité que sont les inscriptions, et qui contribuèrent par leurs recherches à formuler les principaux problèmes méthodologiques que leur posait la reconstitution du passé de Rome.

Dans son introduction, l'auteur montre l'érudit Onofrio Panvinio en plein travail de rédaction de son ouvrage sur les *Fasti et triumphi romani* (1557) et nous indique d'emblée la voie à suivre pour comprendre les œuvres historiques de cette période : W. STENHOUSE nous montre, en effet, que ces ouvrages sont en réalité le fruit d'une collaboration intense et passionnée entre les érudits de « l'âge d'or de la recherche historique à Rome » (p. 4), ceux de l'entourage du cardinal Alexandre Farnèse. Et même s'il reconnaît, à juste titre, que Panvinio lui-même n'est pas un érudit de premier plan (« he was not exceptionnaly able », p. 5), il insiste bien sur le fait que ses œuvres « reflètent les objectifs et les pratiques historiques de ce groupe de savants » (p. 5). C'est notamment à travers l'examen minutieux de leur correspondance que W. STENHOUSE nous révèle toute l'ampleur de cette collaboration.

Panvinio et ses amis étaient les héritiers d'une longue tradition de recherches sur les inscriptions que l'auteur retrace dans son premier chapitre (*Foundations*) à travers une galerie de portraits d'érudits dont les noms nous sont familiers, mais qui n'avaient jamais bénéficié jusqu'ici d'une étude générale (*Inscriptions and the Culture of Humanism*). On pourra désormais se référer au livre de W. STENHOUSE pour découvrir le rôle de Poggio Bracciolini, Cyriaque d'Ancône, Felice Feliciano, Michele Ferrarini, Annio da Viterbo, Girolamo Bologni, Giovanni Giocondo, Andrea Alciato, Giacomo Mazzochi et bien d'autres dans l'étude des inscriptions, avant d'arriver à la période cruciale d'élaboration de la science épigraphique qui se situe précisément dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle (*Epigraphy at Rome in the 1540s*). Dans ce passage d'une génération à l'autre, W. STENHOUSE insiste sur la permanence d'un filon de recherches que même le sac de Rome ne réussira pas à interrompre ; c'est ce que révèle notamment le célèbre recueil des *Epigrammata antiquae Urbis* de Mazocchi (1521).

On arrive à la génération de Panvinio, déjà cité et de ses amis, Jean Matal, Benedetto Egio, Antonio Agustín, Ottavio Pantagato, Pirro Ligorio, Martinus Smetius, Aldo Manuzio junior, Hubert Goltzius, Jean-Jacques Boissard et d'autres

encore. Ces hommes ont désormais à leur disposition un vaste corpus d'inscriptions qu'ils cherchent à maîtriser en élaborant des classements, en confectionnant des index et en veillant à la meilleure reproduction du texte épigraphique. Ces opérations, d'une grande importance, leur permirent d'énoncer des règles pour l'interprétation correcte des inscriptions dans la perspective de leurs recherches historiques : ce sont les questions étudiées dans le deuxième chapitre à travers l'examen attentif des recueils épigraphiques de ces savants (*Collecting, Comparing and Representing Inscriptions*).

La reproduction d'un texte épigraphique et son interprétation exigent que l'érudit s'interroge sur son authenticité : c'est le sujet du troisième chapitre (*Transmission and Forgery*). Il y est question des deux faussaires les plus illustres de l'histoire de l'épigraphie, Annio da Viterbo (1432-1502) et Pirro Ligorio (1513-1583), dont W. Stenhouse cherche à comprendre les motivations à travers l'examen des méthodes de falsification. Il analyse ensuite la réaction des contemporains face à la pratique du faux chez ces deux auteurs, et aborde finalement ce qu'il qualifie de « one of the central dilemmas for anyone examining Renaissance forgery today » ; à savoir le fait que les érudits les plus émiments et respectables ont fait des faux pour tromper leurs contemporains. Et de citer, entre autres, Giovanni Pontano, Niccolò Perotti, Marc-Antoine Muret et Carlo Sigonio. À cet égard, je suis convaincue que les recherches futures montreront que derrière certaines fausses inscriptions de Ligorio se cachent aussi des savants respectables comme Benedetto Egio et Ottavio Pantagato, notamment pour les inscriptions grecques que Ligorio aurait été bien incapable de composer seul. Le chapitre suivant révèle que ces érudits ont poussé la critique textuelle jusqu'à attribuer aux Anciens eux-mêmes — lapicide ou auteur — la falsification de leurs pierres (*The reliability of Ancient Texts*), aboutissant ainsi à donner la même *auctoritas* aux témoignages littéraires et épigraphiques. Le dernier chapitre s'attache à mesurer la diffusion des idées fondamentales élaborées par ces érudits dans l'étude des inscriptions à travers les œuvres imprimées. L'auteur a bien vu l'importance de s'interroger, de manière préliminaire, sur le rôle joué par les œuvres manuscrites dans cette diffusion, et rappelle que les humainstes ne voyaient pas nécessairement dans le texte imprimé un gage de stabilité et d'autorité. Au-delà des aléas de la publication des œuvres à cette époque, je pense que l'une des raisons de cette sorte de réticence à publier, en tout cas pour le groupe en question, est le « climat politique et culturel incertain » dans lequel la politique de Paul IV avait plongé les érudits et qui fit tomber la tête du brillant érudit Basilio Zanchi, manquant aussi de frapper Pantagato. Ce dernier était l'un des esprits les plus brillants du groupe, mais il laissa aux autres le soin de diffuser ses travaux sous forme imprimée ou manuscrite. W. Stenhouse examine ensuite, à travers cinq publications de valeur inégale et dont le choix ne m'apparaît pas clairement, la manière dont chacun des auteurs a utilisé les inscriptions dans son œuvre historique : les *Commentariorum reipublicae romanae... libri duodecim* (1551) de Wolfgang Lazius, *Las antigüedades de las ciudades de España* d'Ambrosio de Morales, les *De prisca Caesiorum gente commentaroirum libri duo* de Giovanni Battista Fontei et Giulio Giacoboni (1583), les *Discorsi* de Vincenzio Borghini (1584) et finalement les *Rerum Augustanarum Vindelicarum commentarii* de Marcus Welser (1594). L'épilogue est consacré à l'œuvre de Janus Gruterus, que W. Stenhouse considère à juste titre comme la somme de l'activité épigraphique de tout le XVI^e^ siècle (*Gruter and the Legacy of the Sixteenth Century*). À travers l'histoire de l'édition du corpus d'inscriptions le plus important avant le C.I.L. (*Inscriptiones antiquae totius orbis Romani*, 1602-1603), et des hommes qui participèrent à sa conception (Welser, Joseph Scaliger, Isaac Casaubon), on découvre que l'intérêt pour les corpus d'inscriptions se déplace vers les régions transalpines sous l'impul-

sion de l'œuvre de Martinus Smetius publiée par Juste Lipse (*Inscriptionum antiquarum quae passim per Europam liber. Accessit Auctarium a Iusto Lipsio*, 1588) et dont l'immense fortune aurait mérité qu'on lui consacrât plus de pages dans ce livre.

Le présent ouvrage, admirablement construit, avait comme but de tenter de combler une lacune importante dans l'histoire du développement de la discipline historique en rendant à des hommes et à leurs œuvres la place qu'ils méritaient. W. Stenhouse a pleinement réussi cette tâche à travers un livre qui a désormais sa place dans toutes les bibliothèques d'histoire ancienne et moderne, au rayon des ouvrages de référence.

Ginette Vagenheim.

Ludivine Goupillaud, *De l'or de Virgile aux ors de Versailles. Métamorphoses de l'épopée dans la seconde moitié du XVII^e siècle* : Genève, Droz, 2005, 394 pages.

Avec le savant ouvrage de L. Goupillaud, c'est une importante lacune dans l'histoire de la réception de Virgile qui se trouve comblée : pour le XVII^e siècle, en effet, il n'existait pas d'étude d'envergure sur le plus grand poète de la littérature latine, dont l'influence pourtant se fait partout sentir, comme nous l'affirme l'introduction. Horace, Ovide, et Homère avaient connu un meilleur sort. Cette étrange anomalie n'appelle aucune explication de la part de l'auteur, qui dessine ainsi sous nos yeux un Virgile, sorti tout armé, pour ainsi dire, de l'esprit des doctes et des écrivains de ce siècle, sans qu'il soit fait référence aux interprétations médiévales ou à l'importance du poète de l'Énéide. à l'époque de l'humanisme.

C'est essentiellement de la fortune de l'épopée virgilienne que traite cet ouvrage, de son évolution liée à des facteurs linguistiques, historiques, sociaux, politiques, et, comme corollaire, d'une réflexion théorique sur l'épopée, puis sur son succédané le roman, le tout aboutissant au château de Versailles, symbole de l'idéologie louisquatorzième, dernier jalon d'« un glissement progressif des lettres vers les beaux-arts ». C'est dire l'immensité du champ d'investigation de L. Goupillaud, qui se tire de la difficulté, disons-le sans attendre, avec les honneurs, évoluant avec aisance dans un maquis presque inextricable, dont l'imposante bibliographie d'auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles porte témoignage. Notons qu'avec vingt-deux titres, la littérature néo-latine contemporaine, notamment critique, n'a pas été négligée, ce qui ajoute encore plus de poids aux analyses de l'auteur. Sont ainsi étudiées en profondeur la question du héros, du sublime, la Querelle des Anciens et des Modernes, ainsi que de nombreuses traductions.

La démonstration prend pour point de départ la métaphore longuement filée de la transmission de patrimoine, mais ici affinée et démultipliée en trois parties, « les héritiers du patrimoine virgilien », « les fils prodigues acceptant l'hoirie sous bénéfice d'inventaire », et « les affranchis qui rejettent l'héritage antique ». Les subdivisions de chaque partie, habilement cautionnées par l'exergue d'une citation de Virgile, donnent lieu à leur tour à des développements diversement intitulés. Les formules, brillantes, sont le plus souvent réussies, mais elles peuvent aller parfois jusqu'à la complication, comme par exemple « roman et épopée : une communauté de biens réduite aux acquêts virgiliens ».

L. Goupillaud a justement choisi dans le foisonnement des traductions les plus caractéristiques, évitant par de fines variations conceptuelles l'écueil du catalogue. Qu'on en juge : « Marolles : la traduction homologique » ; « Perrin : la traduction

acoustique » ; « Segrais : la traduction ethnocentrique ». Les pages qui traitent des traductions en vers de Perrin et de Segrais (« le syndrome de Procuste », p. 32 et, en particulier, p. 38-54) auraient pu donner lieu à une discussion sur la question de savoir à quel vers français doit correspondre l'hexamètre virgilien. Les travaux de J.P. Chausserie-Laprée, apparemment inconnus de L. Goupillaud, notamment l'article de la *R.E.L.* 70, 1992, où il expose sa position théorique, sans parler de sa traduction de 1993 en alexandrins, ou de celle de Marc Chouet de 1984, auraient permis une meilleure identification des difficultés d'une transposition poétique. Autre regret, mineur : pourquoi n'**a**voir pas tiré par*t*i du Virgil*e* travesti de Paul Scarron, pour isoler encore mieux les syntagmes du récit et montrer la subversion des valeurs narratologiques dans l'esthétique du burlesque (p. 303) ? Scarron, d'ailleurs, n'aurait pas déparé la galerie des héritiers « affranchis qui rejettent l'héritage antique ».

Dernière remarque, un hommage associé à une réserve. Cet ouvrage, remarqua ble d'intelligence et de finesse, est une véritable somme sur la fortune de Virgile au XVII^e^ siècle, il prend dignement place entre les recherches de N. Hepp sur Homère, de J. Marmier sur Horace et de J.C. Ternaux sur Lucain ; sa plus grande originalité est de se terminer par une réflexion sur l'analogie entre architecture et épopée (« Versailles, la métaphore pétrifiée »), solidement justifiée et documentée. Il est servi par une langue magnifiquement travaillée qui puise « à toutes mains » dans des domaines très variés, celui du droit (« hoirie » est préféré à « héritage »), de la botanique (des occurrences comparées à des « fleurs involutées ») de la médecine (« séance d'autopsie littéraire », « scalpel rhétorique »), de l'ébénisterie (« *elocutio* chantournée »), de l'imprimerie (« bavochure », « macule ») ; bref, L. Goupillaud affectionne le mot rare ou ésotérique, les affèteries du beau langage et surtout elle métaphorise à plaisir. Y a-t-il dans ce miroitement une élégance voulue, le désir de faire correspondre le style au siècle qui a vu naître l'esthétique baroque et les ridicules de la préciosité ?

Henri Lamarque.

## Mélanges et Recueils divers.

*Generos grecolatinos en prosa*, editores : Dulce Estefania, Maria Teresa Amado, Cecilia Criado, Maria Teresa Miñambres, Avaro Pérez Vilariño, Carmen Riobó, Cuadernos de literatura griega y latina V : Alcalá de Henares, Santiago de Compostela, 2005, 350 pages.

Commençons par les reproches ! On a un peu l'impression que cet ouvrage collectif a été élaboré en l'absence de tout coordonnateur, par simple juxtaposition de dix études ayant pour auteurs cinq hellénistes et cinq latinistes dont chacun a travaillé de façon indépendante ; cela explique sans doute l'absence regrettable d'un chapitre introductif, qui s'imposait cependant pour expliciter la notion de « genres » en général et de « genres gréco-latins » en particulier. La problématique des genres littéraires est en effet suffisamment complexe pour que le lecteur soit en droit de savoir quelle est à cet égard la perspective adoptée par les auteurs — d'autant que le premier chapitre est intitulé « *Filosofia griega antigua* » et le second « *La literatura filosofica romana* », deux titres dans lesquels cette notion de « genre », qui fondait en principe l'ouvrage, est purement et simplement escamo-